

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère



Au sommaire :

- 145 **Camera oscura (XXII)**
Christian Sauvé
- 161 **L'Académie du crime**
Norbert Spehner
- 169 **Encore dans la mire**
Christine Fortier
André Jacques
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay

N° 22

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 21 L'ANTHOLOGIE PERENNENTE DU POLAR 7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec : 28,49 \$ (25 + TPS + TVQ)

Canada : 28,49 \$ (26,88 + TPS)

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$

Autre (avion) : 52 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 85700, Succ. Beauport, Québec (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 22 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 22 de la revue **Alibis** – est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : mars 2007

© **Alibis et les auteurs**



Noël peut se passer de neige, janvier peut être pluvieux, les glaciers peuvent continuer de perdre du terrain, mais une chose au sujet de l'hiver reste vraie : c'est la véritable saison du cinéphile. Porté par la course aux Oscars, le trimestre hivernal reste celui où des films à suspense accomplis trouvent leur place en salle. L'hiver 2007 ne fut pas une exception, doté comme il l'a été d'espions, de soldats, de tueurs... et de victimes.

Histoires d'espions

Les espions sont une donnée constante du paysage cinématographique, mais la différence entre notre réalité et leur fiction reste énorme. Peu importe James Bond, la nature de l'espionnage est un vaste engrenage de procédures laborieuses, d'analyses compliquées, d'interactions politiques et de séquelles émotionnelles pour ceux qui s'y livrent.

Cette abnégation de la réalité rend d'autant plus surprenante la sortie coup sur coup de trois films inspirés d'événements marquants dans l'histoire des services de renseignements américains. Dans tous les cas, exactitude historique et flou moral sont de rigueur, nous laissant un portrait aussi crédible que déprimant du « Grand Jeu ».

Le premier de ces films, **Breach** [Brèche], est une version romancée de l'affaire Robert Hanssen. Les férus du domaine savent déjà qui



Photo: Universal Pictures

est Hanssen : ce haut gradé du FBI, arrêté en 2001, s'est avéré être une des pires brèches de sécurité de l'histoire des services de renseignements américains, ayant vendu aux Soviétiques, puis aux Russes, des secrets nationaux pendant une période de près de vingt ans. Le film explore le cas Hanssen par l'entremise d'Eric O'Neill, un jeune agent du FBI assigné à la surveillance rapprochée de l'espion. Il découvrira en lui un homme complexe et contradictoire.

Car la duplicité nécessaire pour réussir comme agent double est telle que Hanssen paraît être un personnage formidable avant même d'être identifié comme espion : bourru, arrogant, extrêmement intelligent et peu enclin



à tolérer ceux qui lui déplaisent, Hanssen ne voyait aucune contradiction à être un homme d'église, à se livrer à la pornographie amateur, à faire carrière au FBI et à vendre des secrets aux Russes. Confronté à sa trahison, il n'exprime aucun remords, ayant prouvé sa supériorité sur ses collègues moins astucieux. Étant donné un tel personnage, l'atout principal du film s'avère la performance exceptionnelle de Chris Cooper dans le rôle de Hanssen.

Réalisé avec retenue par Billy Ray (un habitué du genre documentaire après **Shattered Glass**), tourné avec la collaboration du FBI et raisonnablement fidèle aux faits de l'enquête Hanssen malgré l'élimination de plusieurs détails, **Breach** atteint un équilibre satisfaisant entre la réalité documentée et les exigences dramatiques de la fiction. En plus du portrait de Hanssen, le film présente également le parcours d'un jeune agent ambitieux du FBI, qui en vient à réaliser que la vie d'agent fédéral n'est pas pour lui.

Mais Eric O'Neill peut au moins s'offrir le luxe de se retirer du jeu une fois l'enquête terminée, ce qui n'est pas le cas pour le protagoniste de **The Good Shepherd** [**Le Bon berger**]. Partiellement inspiré de la vie du légendaire maître-espion de la CIA James Jesus Angleton, ce film raconte la carrière d'un agent de renseignements américain des années trente jusqu'au fiasco de la Baie des Cochons en 1961. Loin des fantaisies d'espionnage ludiques, **The Good Shepherd** préfère décrire un univers où les

secrets sont corrosifs. Le protagoniste connaît tout mais ne ressent rien, vit avec le doute constant des opérations de contre-espionnage, marie une quasi-étrangère pour faire plaisir au milieu social dans lequel il évolue et se voit ultimement tiraillé entre sa loyauté et sa famille. Même loin des lignes ennemies, l'univers du renseignement requiert dévotion et sacrifice.

Entouré d'une brochette sensationnelle d'acteurs reconnus, Matt Damon livre une performance d'une retenue remarquable : abandonnant progressivement son portrait initial d'un étudiant porté vers la poésie, ses dernières scènes présentent un homme qui se fond sans distinction dans une foule d'agents fédéraux anonymes. Disons-le tout de suite : **The Good Shepherd** bénéficie d'un traitement de première classe, mais c'est surtout un *très* long film ; on ne le recommandera pas comme divertissement léger.

Mais longueur et impassibilité n'impliquent pas nécessairement une œuvre sans intérêt : **The Good Shepherd** donne l'impression d'un film important, en intention et en exécution. Les férus de l'histoire des services de renseignements seront récompensés par une des rares œuvres à représenter les premières années de la CIA avec un souci de véracité étonnant, avec les tangentes que cela implique.

De par leurs titres, il y a de quoi confondre **The Good Shepherd** avec **The Good German** [L'Ami allemand]... et finir avec un bon berger allemand ! Surtout étant donné une poignée de scènes communes au sujet de scientifiques convoités par les alliés triomphants dans le Berlin d'après-guerre. Mais la ressemblance entre les deux films ne va pas beaucoup plus loin : si De



Photos : Universal Pictures



Niro visait le réalisme opératique avec son film, Steven Soderbergh opte plutôt pour le stylisme mimétique, avec un résultat aussi intrigant qu'inégal.

S'intéressant aux aventures d'un officier de renseignements américain dans la capitale allemande en ruine, ce film s'avère être une autre pièce gentiment expérimentale pour le réalisateur américain. Réalisé en noir et blanc selon les outils qui auraient pu être disponibles aux réalisateurs de l'époque, **The Good German** tente vaillamment de recréer l'atmosphère propre aux films noirs des années quarante, ne lésinant pas sur la femme fatale, l'atmosphère glauque et la cinématographie tout en gris. George Clooney et Cate Blanchett se tirent fort bien d'affaire en



Photos : Warner Bros



jouant un couple maudit par les événements, tiraillé par des loyautés qui ne vont pas nécessairement dans les mêmes directions.

Mais Soderbergh ne se contente pas d'un simple calque. Le thème du film (adapté du roman de Joseph Kanon) s'avère beaucoup plus acide que ceux qu'il imite : ici, la géopolitique se moque des sentiments des personnages, quitte à les éliminer impitoyablement lorsque vient le moment de faire avancer l'intrigue. **The Good**

German n'est pas un film gentil, surtout lorsqu'il suggère par implication ce qu'il a été nécessaire d'accomplir pour assurer la suprématie américaine après la Deuxième Guerre mondiale. On n'en voudra pas à Soderbergh d'aborder de tels enjeux : la dissonance entre le propos du film et sa présentation est riche d'implications, donnant un sens supplémentaire au projet. Mais cette même dissonance est parfois trop évidente dans des scènes et des répliques crues qui endommagent l'illusion entretenue par la cinématographie du film.

Comme film de divertissement, **The Good German** est convenable, voire même provocateur dans son intention de présenter une sensibilité moderne dans un cadre rétro. Ceux qui connaissent l'œuvre de Soderbergh savent fort bien que le réalisateur adore se livrer à des expériences du genre, même lorsqu'elles ne réussissent pas tout à fait. Il ne faudrait pas lui en vouloir de continuer d'explorer son art, mais le résultat est d'un intérêt variable.

Retour à l'Afrique

Nous l'avons noté au cours des chroniques précédentes : le thriller s'avère maintenant un genre de portée globale alors que Hollywood s'intéresse de plus en plus à ce qui se déroule à l'extérieur des frontières du premier monde. Cette tendance se confirme ce trimestre-ci avec un détour vers l'Afrique, un continent riche en ressources naturelles et en misère humaine.

On voit rarement des thrillers à grand déploiement avec des intentions didactiques évidentes. Mais c'est le cas de **Blood Diamond** [**Le Diamant de sang**], un film partiellement conçu pour éduquer les foules. Se targuant de présenter la réalité des « diamants de guerre » par lesquels sont financés des conflits en sol africain, ce film ne lésine pas sur les poursuites et les explosions pour appuyer son propos, profitant de la gueule de Leonardo DiCaprio pour attirer les spectateurs et leur servir une leçon.

Elle va comme suit : pour payer leurs insurrections, les rebelles



kidnappent d'innocents villageois, les forcent à trouver des diamants dans des mines à ciel ouvert, puis refilent ces diamants à des revendeurs qui les écoulent sur les marchés occidentaux. Le lien direct entre notre luxe et leur misère a de quoi estomaquer (« *People back home wouldn't buy a ring if they knew it cost someone their hand* »), mais ce n'est pas le seul propos du film : chemin faisant, **Blood Diamond** en a long à dire sur l'Afrique, les enfants-soldats, l'impotence des institutions occidentales et l'influence des mercenaires.

Cette intention didactique est musclée, mais rendue d'autant plus divertissante par le côté ludique de l'intrigue. Le film comporte d'excellentes scènes dramatiques, ce qui compense pour certaines longueurs au troisième quart, y compris une romance tout à fait inutile. Il y a beaucoup à admirer dans les performances de DiCaprio et Djimon Hounsou (tous deux nominés aux Oscars), qui compensent pour le rôle convenu laissé à Jennifer Connelly. La réalisation est professionnelle, les décors sont spectaculaires et le film ne cesse de surprendre : une séquence montrant la façon dont un enfant est transformé en soldat est bouleversante. Vraiment, si le didactisme peut être présenté de cette façon, on attendra avec impatience d'autres films de la sorte.

Le même constat peut se faire pour **The Last King of Scotland [Le Dernier Roi d'Écosse]**, une autre fiction librement inspirée de la réalité africaine. Dans ce cas-ci, on s'intéresse aux aventures d'un jeune docteur écossais qui, un peu par accident, se retrouve en Ouganda durant le règne du dictateur Idi Amin : des circonstances l'amènent à devenir le médecin



personnel d'Amin, un poste qui lui permet de connaître le dictateur dans tout son charme et sa brutalité.

Car la force principale du film est le portrait d'Idi Amin, interprété avec menace et charisme par Forrest Whitaker. Initialement excentrique et amusant, Amin devient de plus en plus impitoyable, son pouvoir absolu s'avérant une menace pour ceux qui l'entourent dès qu'ils lui déplaisent. Whitaker incarne le personnage historique dans toute sa contradiction, livrant une performance majestueuse depuis récompensée aux Oscars. Ce n'est pas un accident si la caméra devient nettement plus nerveuse dès qu'Amin est en scène, comme si le pouvoir du personnage avait de quoi défier la nature même de la réalité.

Ce n'est pas le seul truc cinématographique qu'emploie le réalisateur Kevin Macdonald dans son adaptation du roman de Giles Foden. Toute l'atmosphère du film change alors que le protagoniste constate à quel point il a été berné : les couleurs disparaissent, la nuit domine, le contraste des images devient de plus en plus cru. Les derniers moments décrivent comment le protagoniste tente de quitter le pays, cerné entre Amin, les services diplomatiques britanniques et sa propre conscience. Le film présente l'expérience africaine à travers une perspective caucasienne et simplifie l'intrigue du roman, mais peu importe : l'expérience reste percutante. Chemin faisant, **The Last King of Scotland** vient rejoindre **Blood Diamond** et **Catch a Fire** au premier rang des thrillers africains.



Tueur en série, personnage public

Peu importe la saison, les tueurs en série continuent d'exercer une fascination indéniable. S'il est possible pour un quidam de s'imaginer criminel de passion ou d'opportunité, le meurtre en série est d'une préméditation totalement incompréhensible, aux antipodes du comportement normal. Et c'est sans compter sur leur trame dramatique riche en retombées commerciales : il a tué... et il tuera à nouveau. Achetez la prochaine édition pour en savoir plus !

Il n'est donc pas étonnant de reconnaître en **Zodiac** [Le **Zodiaque**] un mélange de faits, d'enquête et de drame personnel. Cette docu-fiction criminelle tirée des manchettes du début des années 70 s'avère un film unique : consciemment insatisfaisant, extrêmement bien réalisé et non sans quelques intentions plus sophistiquées que le simple divertissement.

Bien sûr, il s'agit du retour à l'écran de David Fincher, le réalisateur qui avait livré, avec **Seven**, un des films de tueur en série les plus réussis des années 90. Fincher s'est fait rare depuis quelques années (on se rappellera peut-être de **Panic Room**), mais **Zodiac** marque un retour aussi vivifiant que réussi. Car **Zodiac** se démarque de

Photos : Paramount



plusieurs films sur le même thème par la façon dont il aborde le mystère insoluble, délaissant le criminel pour s'intéresser à ceux qui s'acharnent à le démasquer.

Cet état de fait ne devrait surprendre personne. Basé sur une histoire vraie, le film est contraint par la réalité : le « Zodiac », après tout, n'a jamais été officiellement appréhendé. Dès le début, on sait que l'on n'aura pas de réponse définitive au sujet de l'identité du tueur.

Ce qui n'empêche tout de même pas **Zodiac** d'offrir une certaine satisfaction. Partiellement basé sur le livre de Robert Graysmith, le film suit l'auteur alors qu'il tombe sous la fascination du mystère du Zodiac, menant l'enquête après d'autres policiers et journalistes qui se sont brûlés à tenter de percer le secret sans succès. Si un suspect est offert en pâture au public comme solution, c'est autant une façon de boucler l'intrigue dramatique qu'une reconnaissance des théories de Graysmith.

Une chose est certaine, le film est remarquablement fidèle à l'époque. Fincher a, dit-on, tenté de rester aussi fidèle que possible aux rapports de police et aux faits vérifiables. L'effet est réussi, surtout pour ceux qui sont familiers avec les détails de l'affaire.

Frisant les trois heures, **Zodiac** paraît pourtant bien plus court. Les talents de réalisation de Fincher y sont pour quelque chose, mais l'accumulation des détails au sujet de l'affaire Zodiac joue également son rôle. Plongeant dans une marée d'informations, pas toujours certain de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas, **Zodiac** présente des événements historiques avec une densité contemporaine : le crime du tueur en série en cavale est aussi de rendre la réalité plus incertaine que jamais.

Zodiac est également un film remarquable pour ce qu'il évite de faire. La présence à l'écran du Zodiac est réduite au minimum, rendue possible par les témoignages et les rapports d'incident. Ici, aucune glorification du meurtrier comme super-vilain infailible ou comme symbole d'une époque ; on s'identifie rapidement aux personnages rendus fous à tenter de résoudre le crime, car le mystère a un prix. Comme l'indique le slogan de l'affiche du film, *There's more than one way to lose your life to a killer*.

Il n'y a qu'à comparer **Zodiac** à **Hannibal Rising** [Hannibal Lecter : les origines du mal] pour mieux apprécier le film de Fincher. Non content de vivre des recettes de **Red Dragon**, **The**

Silence of the Lambs et **Hannibal**, Thomas Harris a décidé de pondre un quatrième volet des aventures d'Hannibal Lecter, un « tome zéro » développé simultanément comme roman et comme film. Si vous doutiez déjà des visées artistiques du projet, ces doutes seront horriblement confirmés par un visionnement du film.

Car Harris a décidé d'expliquer ce qui n'avait nul besoin d'être approfondi : la jeunesse de son antihéros fétiche, alors que le jeune aristocrate lithuanien se métamorphose en adolescent cannibale. Hélas, le dévoilement des origines du personnage n'a pour effet que de le diminuer : le tueur génial et mystérieux de **The Silence of the Lambs** devient ici rien moins qu'une copie de Charles Bronson dans **Death Wish**. C'est pour venger la mort de sa sœur qu'il développe sa pathologie, une intrigue tellement usée qu'elle en devient ennuyeuse.

Ce manque d'originalité aurait pu être pardonné par un développement habile, mais là aussi, ce n'est qu'un demi-succès. Comme la prose du roman, **Hannibal Rising** est doté d'une certaine qualité artistique minimale. Peu importe l'intrigue, les images sont bien cadrées. Mais le grand coupable ici est Harris dans son rôle de scénariste, qui a réussi à transformer son propre livre en un scénario aussi soporifique que ridicule. Ce film sans raison d'être est une triste fin de piste (espérons-nous) pour un person-

nage jadis iconique, une indication supplémentaire de l'incapacité d'Hollywood à préserver la mystique de tout ce qui peut être surexploité.

Les cinéphiles auront compris que **Hannibal Rising** est l'exemple même du film d'exploit-



Photo: The Weinstein Company



Photo: The Weinstein Company

tation que **Zodiac** tentait d'éviter: le tueur en série en tant que protagoniste ou objet d'adulation. **Zodiac** n'est peut-être pas moralement intouchable (calomniant peut-être des réputations sous prétexte de faits « réels »), mais Fincher a au moins la décence de ne pas nous demander de s'enticher d'un tueur en série.

Retours fracassants, parfois après une longue absence

Il y a des réalisateurs vétérans qui ne déçoivent pas et des réalisateurs néophytes qui promettent, et dans les deux cas on se surprend à penser qu'il s'écoule trop de temps entre leurs films. L'hiver 2007 a offert deux exemples aux pôles opposés des réalisations anticipées, par l'entremise de Clint Eastwood et Joe Carnahan.

Eastwood est, bien sûr, pratiquement une légende du grand écran. Il a réussi à transformer son image de protagoniste dur en celle d'un réalisateur à la touche miracle, capable de donner vie à des projets à un rythme qui époustouflerait des plus jeunes. **Million Dollar Baby** est passé de projet à chef-d'œuvre en moins d'un an, un modèle d'efficacité que Clint Eastwood a rapidement surpassé en livrant non pas un, mais deux films de guerre ambitieux à moins de six mois d'intervalle.

Car **Letters From Iwo Jima**

[**Lettres d'Iwo Jima**] n'est pas seulement un drame de guerre décrivant l'expérience japonaise pendant la bataille d'Iwo Jima, c'est surtout le complément de **Flags of our Fathers**, qui racontait la même bataille du point de vue américain. Outre le lieu commun, les deux films se font référence mutuellement par l'entremise de péripéties communes et en démontrant que la guerre est une sale chose, peu importe le drapeau qu'on doit arborer.

Mais il y a plus: présenté presque entièrement en japonais avec sous-titres, **Letters From Iwo Jima** s'avère également une représentation efficace de la vie d'hommes condamnés. Tout le monde sait l'issue de la bataille d'Iwo Jima, et cela fait partie





des réussites du film de présenter une bande de personnages condamnés d'avance. Comme **Flags of our Fathers** ajoutait une trame dramatique en plus des scènes de guerre, **Letters From Iwo Jima** profite des pauses entre les combats

pour explorer les antécédents de ses personnages et présenter quelque chose d'un peu plus sophistiqué qu'un film de guerre où il faut tout simplement tuer ou périr.

Généralement mieux mené que son complément, **Letters From Iwo Jima** transcende langue et culture pour présenter une bonne histoire, souvent cruelle et rarement ennuyeuse, même si quelques longueurs viennent ajouter à la durée du film. Tel que l'ont confirmé les nombreuses nominations aux Oscars, il s'agit d'un ajout de taille à la filmographie élogieuse d'Eastwood.



Les amateurs de sensations moins raffinées s'intéresseront plutôt à **Smokin' Aces [Coup Fumant]**, le retour à l'écran attendu du réalisateur Joe Carnahan après une pause de cinq ans. Alors que son thriller **Narc** (2002) se voulait une étude intimiste au sujet de deux policiers, **Smokin' Aces** s'attaque plutôt au film d'action criminel, jonglant avec une douzaine de personnages et des intrigues en chassé-croisé. Le résultat peut être exaspérant, mais il ennue rarement.

Tout tourne autour de Buddy « Aces » Israel, un magicien devenu criminel, terré dans un hôtel de Lake Tahoe en attendant que son agent négocie les termes de son entente avec le FBI. Hélas, Israel est entre-temps désigné comme cible par un mafioso bien placé, qui promet un million de dollars à celui qui saura lui ramener son cœur battant. Il n'en faudra pas plus pour que nombre

d'équipes de tueurs à gages fondent sur l'hôtel, entrant en compétition mutuelle. Et c'est sans compter les deux agents du FBI qui tenteront de protéger leur témoin...

Hélas, **Smokin' Aces** n'est pas tout à

fait à la hauteur des attentes. Les scènes d'action sont plus rares qu'escompté et les affrontements entre les personnages manquent



parfois d'intensité. Les révélations des dernières minutes atteignent un sommet d'improbabilité qui ressemble plus à une bande dessinée qu'à un thriller bien mené (bien que les fans du court métrage « The Ticker » de Carnahan

seront amusés de voir des similitudes entre les deux films). Bref, **Smokin' Aces** laisse sur sa faim.

Mais le film peut tout de même satisfaire en autant que l'on garde ses attentes en veilleuse : l'enchevêtrement des intrigues est plaisant, et une scène de fusillade en particulier a de quoi faire frémir ceux qui n'en deviennent pas sourds. Plusieurs acteurs s'en tirent très bien, tels Ryan Reynolds en policier sympathique au centre de l'intrigue, et Alicia Keys en tueuse sur le point de prendre quelques décisions importantes au sujet de sa vie. Les amateurs de la dernière fournée de films d'action criminels plus délirants que plausibles, de **Domino** à **Crank**, en auront pour leur argent. Malgré ses fautes, le résultat final saura au moins réchauffer la réputation refroidissante de Carnahan, tout en démontrant sa capacité à mener des intrigues complexes... en espérant qu'il ne s'agisse que d'un apéritif pour son prochain film.



Triumphes de bandes-annonces

L'art du marketing n'est pas tant de mentir que de maquiller la réalité. Plaignez ceux qui assemblent les bandes-annonces, chargés de rejoindre un public cible avec le matériel parfois décevant à leur disposition. Heureusement, ce sont des spécialistes : il n'est pas rare de voir des bandes-annonces plus prometteuses que les films eux-mêmes.

Le marketing explique sans doute pourquoi on approchera **Notes on a Scandal** [**Chronique d'un scandale**] comme un thriller. On nous promet un scandale, deux femmes et une trahison, mais tout au sujet du film implique qu'il y aura bien plus : cela mènera inévitablement au crime horrible, pense-t-on. Ce n'est pas le cas, mais il ne faut pas pour autant y voir un problème.

Car alors qu'une enseignante aigrie et obsessionnelle (Judi Dench) s'éprend d'une plus jeune collègue et s'immisce tranquillement dans sa vie, **Notes on a Scandal** devient moins prévisible et plus inconfortable. Cet inconfort est rehaussé par la narration de la femme plus âgée, alors qu'elle découvre un scandale juteux au sujet de son « amie » et l'exploite pour enfoncer ses crocs encore plus profondément. Ultimement, les seuls actes illégaux commis durant le film sont mineurs, voire inconséquents étant donné le contexte. Mais les lois ne sont que la partie codifiée de l'éventail du comportement inacceptable : il existe tout un spectre d'actes légaux mais parfaitement détestables, surtout quand on s'intéresse aux liens entre individus. C'est en explorant ces teintes de gris que **Notes on a Scandal** contemple la noirceur de l'esprit humain de manière plus efficace qu'un film où les meurtres se succèdent.



Photos: Fox Searchlight Pictures



Mais est-ce pour autant un thriller ? Plusieurs seront déçus de la retenue du film, de son manque de spectacle. L'impression qui persiste, même après la conclusion, est incontestablement celle d'avoir passé un moment avec un personnage irrémédiablement pourri. Quelqu'un qui fait suivre la loi à la lettre, tout en ignorant son essence. Les monstres ne se baladent pas toujours avec une hache : ils peuvent également avoir des cheveux gris et l'air inoffensif d'une maîtresse d'école.

Tout comme les nanars d'action dégoulinants peuvent aussi avoir l'air de chefs-d'œuvre respectables... **Apocalypto** [vf], au premier abord, laisse songeur. Prenant place dans les jungles de l'Amérique centrale à une époque où l'empire maya domine toujours la région, le film de Mel Gibson a tout l'air d'un documentaire anthropologique. L'impression est rehaussée par des dialogues en langue naturelle maya (sous-titrés), et quelques premières minutes durant lesquelles on assiste à la vie d'un jeune guerrier et de sa tribu, sans rien de plus inquiétant que quelques soupçons de menace.

Mais cette quiétude ne dure pas longtemps. Avant peu, la population du village est attaquée par des guerriers mayas puis amenée au centre de l'empire pour être vendue comme esclaves ou sacrifiée aux dieux. La recreation historique est saisissante, nous plongeant tout droit au cœur d'une société complètement étrangère. Les anthropologues en herbe seront fascinés, certainement plus que les amateurs de films à suspense.

Mais c'est sans compter la dernière moitié du film, qui s'amorce dès que le protagoniste se libère de ses ravis-seurs. Son retour au village, où l'attendent femme et enfant, prendra la forme d'une longue poursuite où il devra affronter une succession d'ad-versaires. Et c'est là que se trouve la dernière surprise de Gibson : sous des accoutrements historiques, **Apoca-lypto** finit plutôt par ressembler au premier **Rambo**, alors qu'une traque en pleine nature s'avère une succes-sion de séquences. Panthère, trappes mortelles, plongées spectaculaires et combats se succèdent à toute allure,



n'épargnant aucune occasion de montrer à l'écran une dose généreuse d'hémoglobine et de viscères. Même le protagoniste, initialement honorable, n'hésite pas à tuer quand ça lui est utile. Que Rousseau aille se rhabiller : il n'y a pas de bon sauvage dans ce film.

Qui aurait pu prédire un tel retournement ? Sans doute ceux qui ont réalisé que **The Passion of the Christ** était aussi un film d'horreur *gore*. Ici, la bande-annonce ne ment pas autant que la première moitié du film, obscurcissant le fait qu'il s'agit éventuellement d'un film d'action de première classe. **Apocalypso** est loin d'être parfait (entre autres incohérences historiques, on notera que le scénario dépend de deux Événements Extraordinaires bien pratiques), mais c'est un film qui a de quoi surprendre. Son véritable public n'est pas nécessairement celui qui choisira de regarder le film... ni même celui qui appréciera la première moitié de l'œuvre.

Bientôt à l'écran

160

Ceux qui redoutent l'éclipse des films de qualité par les grossièretés estivales habituelles peuvent souffler encore un peu : le prochain trimestre n'est pas dépourvu de promesses alors que s'annoncent les films du printemps.

Il y a tout d'abord l'adaptation cinématographique de la bande dessinée **300** de Frank Miller, un film de guerre spartiate avec un incroyable poli visuel : reste à voir si la substance est au rendez-vous. De son côté, le réalisateur Antoine Fuqua revient au grand écran avec Mark Wahlberg et le thriller **The Shooter**. Pour des projets plus convenus, **The Lookout** promet une autre dose de film d'arnaque, alors que **Perfect Stranger** présente « un autre thriller avec Bruce Willis », que **Fracture** fait de même pour « un autre thriller avec Anthony Hopkins » et que **Disturbia** s'amuse à recréer la prémisse de **Rear Window**. Il y aura au moins la comédie **Hot Fuzz** (de la même équipe que **Shaun of the Dead**) pour nous arracher un sourire. L'été suivra.

En attendant... bon cinéma !

■ Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.

L'Académie du crime



NORBERT SPEHNER

Quoi de neuf à propos du roman et du film policiers ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non-fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier d'*Alibis*, « Le Crime en vitrine », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects du récit et du film policier.

La bibliographie est divisée en deux parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature policière proprement dite, et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

Note importante : afin d'éviter les dédoublements, les études et les essais qui, jusqu'à maintenant, étaient recueillis et ajoutés aux dossiers bibliographiques disponibles sur le site Internet, sont désormais répertoriés uniquement dans cette rubrique.

LITTÉRATURE

ANDERSON, Patrick

The Triumph of the Thriller : How Cops, Crooks, and Cannibals Conquered Popular Fiction

New York, Random House, 2007, 288 pages.

Défense et illustration du « thriller » américain auquel l'auteur donne un sens très large comme le fait l'édition contemporaine. Solide et agréable à lire.

BARFOOT, Nicola

Frauenkrimi/Polar féminin : Generic Expectations and the Reception of Recent French and German Crime Novels by Women

Frankfurt am Main, Berlin, et al, Peter Lang, 2007, 227 pages.

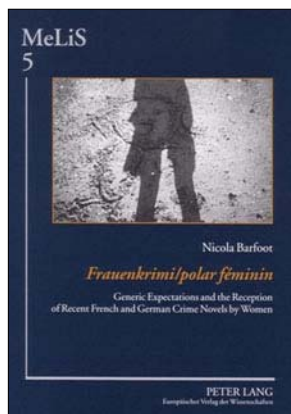
Les auteurs féminins et féministes étudiés sont Noëlle Lriot, Piek Bierman, Virginie Despentes et Maria Gronau.

BUSCHBAUM, Felix R.

Virtueller Helden : analytischen Erzählen in Detective Adventures

Marburg, Tectum-Verlag, 2006, 228 pages.

Compare les schémas narratifs des polars littéraires avec ceux des jeux vidéo qui proposent des énigmes policières.



CRAGIN, Thomas

Murder in Parisian Streets : Manufacturing Crime and Justice in the Popular Press, 1830-1900

Lewisburg, Bucknell University Press, 2006, 273 pages.

Une étude des « canards », ces journaux à sensation riches en faits divers, dans la France du XIX^e siècle.

DRESNER, Lisa M.

The Female Investigator in Literature, Film, and Popular Culture

Jefferson (N.C.), McFarland, 2007, 240 pages.

L'enquêtrice : du roman gothique au thriller moderne, en passant par les détectives lesbiennes et les héroïnes de cinéma.

FORTUNE, Emil

Alex Rider/Stormbreaker : dans les coulisses du film

Paris, Hachette jeunesse, 2006, 63 pages.

Contient une entrevue avec Anthony Horowitz.

HARRIS, Bruce

Sherlock Holmes & Dr Watson : About Type

Shelburne (Ont.), Battered Silicon Dispatch Box, 2006, 102 pages. Illustré par Paul Churchill.

KESTNER, Joseph A.

Sherlock's Sister's : The British Female Detective, 1864-1913

Aldershot, Ashgate, (The Nineteenth Century Series), 2006, vi, 268 pages.

LINDSAY, Elizabeth B.

Great Women Mystery Writers

Westport (Conn.), Greenwood Press, 2006, 352 pages. [2^e édition augmentée.]

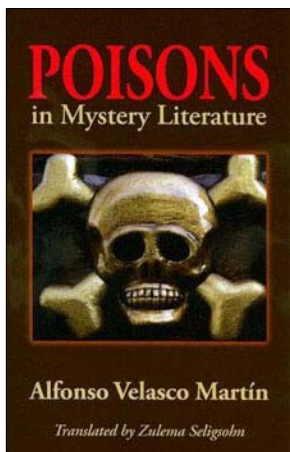
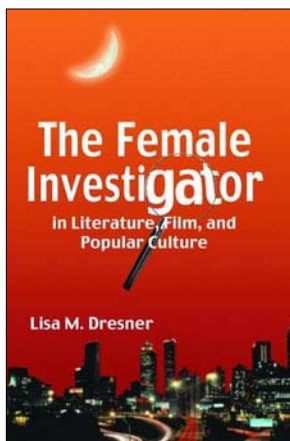
Important ouvrage de référence qui présente la vie et l'œuvre de 90 auteurs féminins anglo-saxons.

MARTIN, Alfonso Velasco & Zurema SELIGSOHN

Poisons in Mystery Literature

Scottsdale (AZ), Poisoned Pen Press, 2006, 150 pages.

Les poisons dans la littérature policière. Ouvrage pratique... au propre et au figuré !



MATZKE, Christine & Susanne MÜLHEISEN (dirs.)

Postcolonial Postmortems: Crime Fiction from a Transcultural Perspective
Amsterdam, et al., Rodopi, 2006, 337 pages.

McALEER, Andrew & John

Mystery Writing in a Nutshell
Rockville (MD), James A. Rock & Co., 2006, 96 pages.

L'art d'écrire un polar, pour les débutants...
Sous-titré: « *The world's most concise guide to crime and suspense writing* ». Avec une préface d'Edward Hoch.

REISINGER, John

Master Detective: The Life and Crimes of Ellis Parker, America's Real-Life Sherlock Holmes
Elizabeth (NY), Kensington Publishing/Citadel Press, 2006, 320 pages.

SHEPHARD, Richard & Nick RENNISON

100 Must-Read Crime Novels
London, A & C. Black, (Bloomsbury Good Reading Guide), 2007, 320 pages.

100 polars incontournables choisis comme étant les meilleurs du genre + 500 autres titres recommandés. Ce livre est en format mini-poche.

SIMONIN, Albert

Textes divers
Paris, M.-H. Simonin, 2006, 285 pages.

Les textes ont été réunis par Jacques Goursaud et Marie-Hélène Simonin. Avec bibliographie, p. 273-274, et filmographie, p. 277-278.

WILLIAMS, John

Back to the Badlands: Crime Writing in the USA
London, Serpent's Tail, 2007, 320 pages.

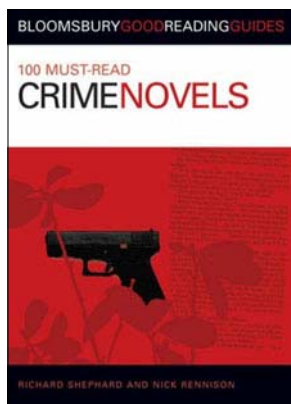
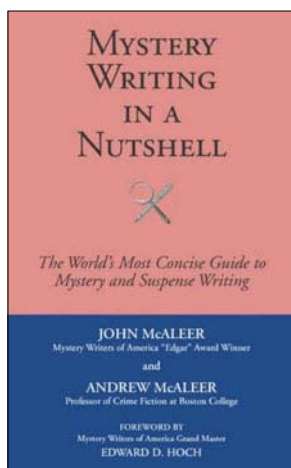
Nouvelle édition de ce recueil d'entrevues avec James Lee Burke, James Ellroy, James Crumley, Sara Paretsky, Eugene Izzi, Elmore Leonard, George V. Higgins, Vicki Hendricks, Kem Nunn, Kinky Friedman, Daniel Woodrell & George P. Pelecanos.

À PROPOS DES AUTEURS

ALAVOINE, Bernard (dir.)

Simenon: les derniers romans
dans *Traces*, Université de Liège, n° 17, 2006, 165 pages.

Actes du colloque « Simenon: les derniers romans », qui s'est tenu à Amiens le 7 avril 2007.



Avec la participation de Jean-Louis Dumortier, Michel Lemoine, Paul Dirx, Philippe Blondeau, Alain Schaffner, Patrick Berthier, Paul Mercier, Pierre Somville et Bernard Alavoine.

BECKER, Lucille F.

Simenon : Maigret and the « romans durs »

London (UK), Haus Publishing, 2006, 185 pages.

Rédition actualisée de la publication américaine : **George Simenon Revisited**, Boston, Twayne, 1999.

COSTELLO, Peter

Conan Doyle, Detective : The True Crimes Investigated by the Creator of Sherlock Holmes

New York, Carroll & Graff, 2006, 326 pages.

D'ALESSANDRA, Marcello & Stefano SALIS (dirs.)

Leonardo Sciascia eretico del genere poliziesco
Milano, La vita felice, 2006, 141 pages.

DARWIN, Philippe

Anges et Démons : tous les secrets

Paris, City (City Poche), 2007, 327 pages.

LALLEMAND, Natacha

James Ellroy : la corruption du roman noir

Paris, et al., L'Harmattan, 2007, 258 pages.

Avec une préface de François Guérif : « Sang Maudit ». Cette étude est sous-titrée « Essai sur le quatuor de Los Angeles ».

MOUCHART, Benoît

Manchette : le nouveau roman noir

Paris ; Biarritz, Séguier-Archimbaud, 2006, 133 pages.

NORMAN, Agatha,

Agatha Christie : The Finished Portrait

Stroud (UK), Tempus Publishing, 2006, 224 pages.

Ce livre jette un nouvel éclairage sur la personnalité et sur la disparition mystérieuse d'Agatha Christie le 3 décembre 1927. Que s'est-il passé pendant ces douze jours ?

PALAZZOLO, Egle (dir.)

Sciascia : il romanzo quotidiano

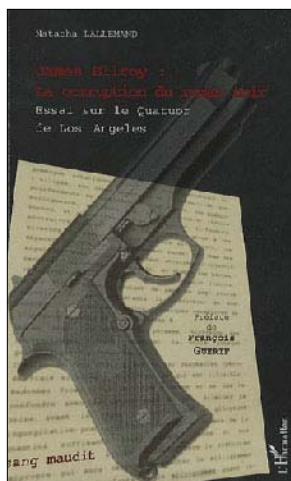
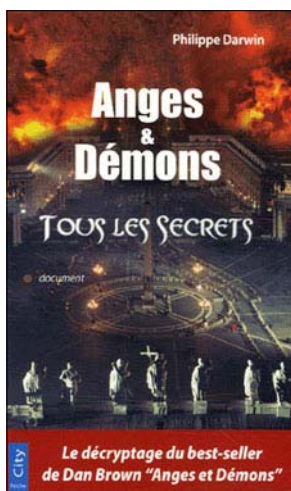
Palermo, Kalos (Buchi neri), 2006, 170 pages.

QUARRÉ-ROGER, Catherine

Paul Auster, l'enchantement désenchanté

Paris, Publibook, 2006, 325 pages.

Sous-titré « Le monde, le moi et l'autre dans l'œuvre de Paul Auster ».



TAYLOR, Jenny B. (ed.)

The Cambridge Companion to Wilkie Collins
Cambridge, Cambridge University Press, 2006,
207 pages.

VIALA, Fabienne

*Le Roman noir à l'encre de l'histoire : Vasquez
Montalban et Didier Daeninckx ou le Polar en
su tinta*

Paris, et al., L'Harmattan (Sang Maudit), 2007,
200 pages.

L'ouvrage propose une relecture des romans
noirs de ces deux auteurs sous le prisme de
l'histoire et de ses tabous.

WAGSTAFF, Vanessa

Agatha Christie : A Reader's Companion
London, Aurum Press, 2007, 224 pages.

WILSON, Leah (ed.)

*Perfectly Plum : Unauthorized Essays on the
Life, Loves and Other Disasters of Stephanie
Plum, Trenton Bounty Hunter*

Dallas, BenBella Books, 2007, 240 pages.

Série d'essais sur les polars de Janet Evanovitch
et son personnage de Stephanie Plum.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ANONYME

Spooks : Behind the Scenes
Londres, Orion, 2006, 160 pages.

À propos de la très populaire série télévisée bri-
tannique d'espionnage *Spooks*, mise en ondes
en 2002.

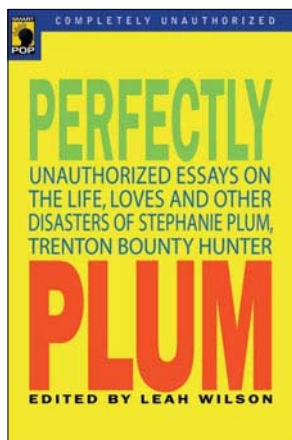
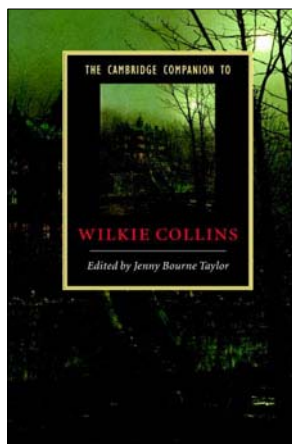
BARNES, Alan

*Sherlock Holmes on Screen : The Complete
Film and TV History*
London, Reynolds & Hearn, 2006, 287 pages.
[2^e édition, 2004.]

BAUTE, Michael & Volker PANTENBURG
(dirs.)

The Night of the Hunter
Berlin, Brinkman, (93 Minutentexte), 2006, 279
pages.

Série d'essais et d'études sur le chef-d'œuvre et
film unique de Charles Laughton, *La Nuit du
chasseur* (1955) mettant en vedette Robert
Mitchum.



BOYD, David & R. Barton PALMER (eds.)
After Hitchcock: Influence, Imitation, and Intertextuality
 Austin (TX), University of Texas Press, 2006,
 316 pages.

Recueil de 13 essais inédits sur les cinéastes influencés par Hitchcock.

CARRADINE, David
The Kill Bill Diary: The Making of a Tarantino Classic as Seen through the Eyes of a Screen Legend
 New York, HarperCollins, 2006, 320 pages.

CONARD, Mark T. (ed.)
The Philosophy of Neo-Noir
 Lexington (KY), University Press of Kentucky,
 (Philosophy and Popular Culture), 2006, 248
 pages.

Après le film noir, voici une série d'essais sur le néo-noir dans cette excellente collection qui mêle philosophie et culture populaire.

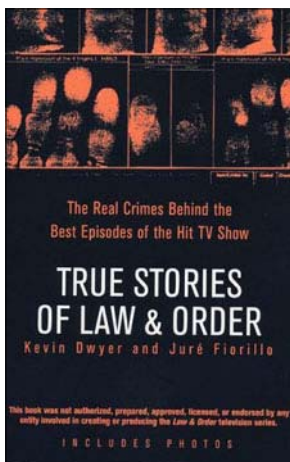
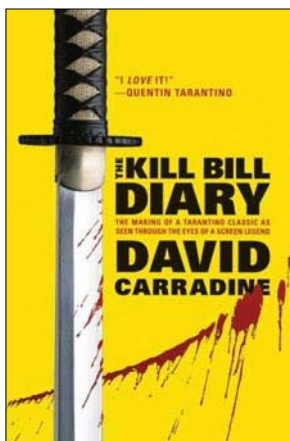
DWYER, Kevin
True Stories of Law & Order: The Real Crimes Behind the Best Episodes of the Hit TV Show
 New York, Berkley Publishing, 2006, 272 pages.

GREEN, Rod
Foyle's War: The True Stories That Inspired the Series
 Sydney (Australie), ABC Books and Audio, 2006,
 114 pages. Préface d'Anthony Horowitz.
 Sur une fameuse série policière britannique,
Foyle's War, dont l'action se passe en Angle-
 terre pendant la Seconde Guerre mondiale.

HARE, William
Hitchcock and the Methods of Suspense
 Jefferson (NC), McFarland, 2007, 359 pages.
 Préface de Robert Kendall.

JACOBSON, Matthew Frye & Gaspar GON-
 ZALEZ
***What Have They Built You to Do? The Man-
 churian Candidate and Cold War America***
 Minneapolis, University Press of Minnesota,
 2006, 234 pages.

JERMYN, Deborah
Crime Watching
 London, I. B. Tauris, 2006, 232 pages.
 Sur ***Crimewatch UK***, une émission de la BBC
 mise en ondes en 1984, et son influence sur des
 programmes similaires apparus dans les années



suivantes, comme *Police Camera Action* ou *America's Most Wanted*, etc.

KISZELY, Philip
Hollywood Through Private Eyes: The Screen Adaptation of the « Hard-Boiled » Private Detective Novel in the Studio Era
 Oxford, New York, et al., Peter Lang (Stage and Screen Studies 8), 2006, 283 pages.

KUDOS
Spooks: The Personal Files
 London, Headline, 2006, 320 pages.

Les dossiers personnels des huit personnages les plus populaires de la série d'espionnage britannique *Spooks* mise en ondes par la BBC.

LIARDET, Didier
Le Frelon vert: le sceptre de la justice
 Draguignan, Yris, 2006, 103 pages.

La série télévisée *The Green Hornet*, créée par William Dozier, comprenait 26 épisodes de 26 minutes, et a été présentée aux États-Unis de 1966 à 1967.

MARRINAN, Corinne & Steve PARKER
CSI Ultimate Guide
 Londres & New York, Dorling Kindersley (DK), 2006, 144 pages.

Un guide complet des six séries de cette émission télévisée, avec photos.

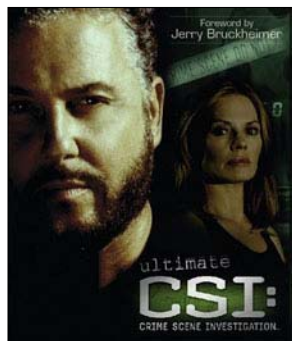
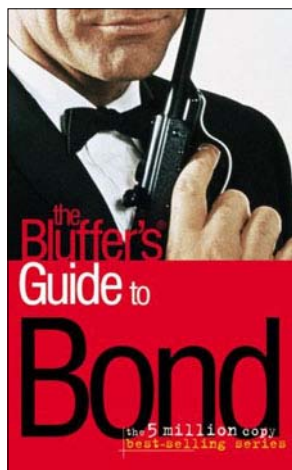
MASON, Mark
The Bluffer's Guide to « Bond »
 London, Oval Books, 2006, 64 pages.

MAYNE, Judith
Le Corbeau/The Raven
 Urbana, University of Illinois Press (Film French Studies), 2007, 128 pages.
 Analyse du film de Henri-George Clouzot (1943).

NICOL, Bran
Stalking
 London, Reaktion Books, (Focus on Contemporary Issues), 2006, 160 pages.

La traque... Ce phénomène inquiétant est étudié sous toutes ses coutures: cinéma, psychologie, polar, actualité, etc.

PIXLEY, Andrew
The Avengers Files
 Londres, Reynolds & Hearn, 2007, 352 pages.
 Préface de Patrick Macnee.



SILVER, Alain & James URSINI
The Gangster Film Reader
 New York, Limelight, 2006, 368 pages.

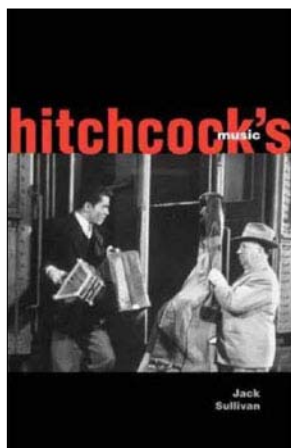
STRICKLAND, Rennard, Teree E. FOSTER & Taunya L. BANKS (eds.)
Screening Justice: The Cinema of Law (Significant Films of Law, Order, and Social Justice)
 Buffalo (NY), W. S. Hein, 2006, xxxiii, 743 pages.

SULLIVAN, Jack
Hitchcock's Music
 New Haven (Conn.) & London, Yale University Press, 2006, 384 pages.

THOMAS, Rob (ed.)
Neptune Noir: Unauthorized Investigations into Veronica Mars
 Dallas (TX), BenBella Books (Smart Pop Series), 2007, 224 pages.

Recueil de textes sur une série télévisée policière pour adolescents.

YACOWAR, Maurice
Sopranos on the Couch: The Ultimate Guide
 New York & London, Continuum International, 2007, 384 pages.



LIBRAIRIE

PANTOUTE

www.librairiepantoute.com

Un site indépendant pour vos achats sécurisés en romans policiers

**Deux librairies
pour un choix exceptionnel
en polars et thrillers**

Saint-Roch
286, rue Saint-Joseph Est
Québec QC G1K 3A9
Tél.: (418) 692-1175

Vieux-Québec
1100, rue Saint-Jean
Québec QC G1R 1S5
Tél.: (418) 694-9748



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, André Jacques,
Jean Pettigrew, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

Les pièges sanglants de la télé réalité

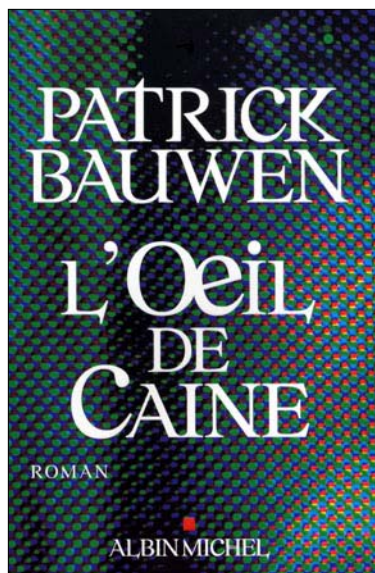
Après *Le Vide*, l'époustouffant et hyper-violent polar de Patrick Senécal dans lequel il dynamite joyeusement le phénomène inquiétant de la télé réalité (lire ma critique dans le volet papier) voici que l'écrivain français Patrick Bauwen s'attaque au même sujet dans *L'Œil de Caine*, un thriller diabolique dont l'action se passe aux États-Unis et qui n'a rien à envier aux auteurs anglo-saxons, pourtant maîtres du genre.

« L'œil de Caine » est le nom d'une nouvelle émission de télé réalité concoctée par la belle Hazel Caine, la star des médias. Le concept est original : on va permettre à dix personnes soigneusement sélectionnées de révéler un secret pesant devant des millions de spectateurs voyeurs. Les dix candidats, des personnes ordinaires, se voient

chacune offrir vingt mille dollars pour révéler au grand jour ce secret qui les ronge...

Ça promet d'être juteux ! Mais tout cela dérape. Les candidats doivent être emmenés en autobus à Las Vegas, or voici que l'autobus est détourné par un homme armé qui emmène tout ce beau monde ailleurs. Une mise en scène diaboliquement ingénieuse fait croire aux autorités que tout le monde a été carbonisé dans un accident de la route simulé par le mystérieux ravisseur. Voici donc nos candidats qui se retrouvent dans les ruines d'une ville fantôme, quelque part dans le désert du Nevada, sans aucune chance de secours et à la merci d'un fou furieux qui a décidé de produire sa propre version *gore* de l'émission.

Parmi les candidats pressentis, il y a Thomas Lincoln, un médecin radié, ancien spécialiste de l'humanitaire, un alcoolique



notoire qui a un lourd et terrible secret. Il sera le fil conducteur de cette histoire où interviennent son ex-blonde, une chirurgienne réputée, une star du porno avec le feu au derrière, un ancien flic, un crack en informatique, un retraité homosexuel, une femme battue et autres gens à graves problèmes.

En gros, le scénario rappelle celui des *Dix petits nègres* (Agatha Christie), avec un maniaque qui tire les ficelles du destin de ses marionnettes au passé peu glorieux. L'action ne manque pas dans ce suspense de première classe, qui carbure à l'adrénaline, avec en prime une finale à vous mettre sur les rotules et qu'on ne voit pas venir !

Patrick Bauwen dirige un service d'urgence dans un hôpital de la région parisienne. Il a écrit des scénarios de jeux de rôles pour le journal *Casus Belli*. *L'Œil de Caine* est son premier roman qui s'ajoute à la liste de plus en plus longue de ces écri-

vains français qui sont en train de nous prouver qu'ils sont capables de battre les Américains sur leur propre terrain. Bauwen a voyagé et séjourné aux États-Unis. Transposer son action sur le continent américain n'est donc pas une simple coquetterie. Et dites-vous bien qu'après *Le Vide* et *L'Œil de Caine*, vous ne pourrez plus regarder votre fichue « tivi » de la même façon. Ce qui pourrait s'avérer excellent pour votre santé mentale... (NS)

L'Œil de Caine

Patrick Bauwen

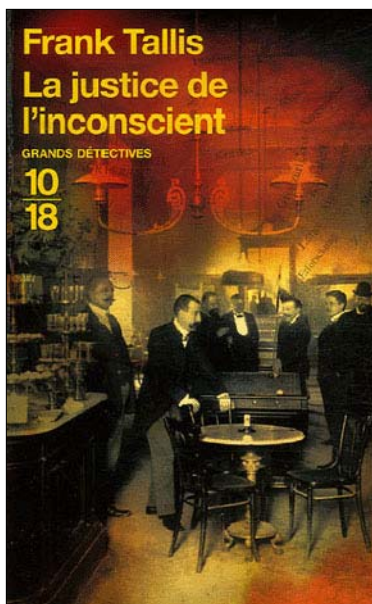
Paris, Albin Michel, 2007, 488 pages.



Crimes sur le divan

La collection « Grands détectives » vient d'ajouter à son catalogue deux polars historiques de l'auteur britannique Frank Tallis. L'action de ces romans sous-titrés « Les Carnets de Max Liebreemann » est située à Vienne, au tout début du XX^e siècle, une ville qui bouillonne de vie artistique (Schoenberg, Mahler, Klimt), où les cafés sont le lieu de débats fiévreux, alors que Freud titille sa libido torturée en explorant celle des autres sur le divan.

Tallis introduit ses personnages principaux dans *La Justice de l'inconscient*, le premier récit de la série. Il y a là Max Lieberman, un jeune psychiatre juif, pianiste à ses heures, et son ami l'inspecteur Oskar Rheinhardt, chanteur lyrique amateur. Leur première enquête concerne le meurtre d'une jeune et jolie médium retrouvée morte chez elle dans une pièce fermée de l'intérieur. Une note griffonnée de ses mains laisse penser à un suicide, mais d'autres indices viennent contredire cette



thèse et la police penche plutôt pour le meurtre. Seulement voilà, l'arme du crime, un pistolet, a disparu, et aucune trace de la balle n'a été retrouvée pendant l'autopsie. Joli casse-tête pour nos enquêteurs...

Dans *Du Sang sur Vienne*, les deux hommes sont confrontés à un *serial killer*, un spécialiste des mutilations obscènes avec un penchant pour les symboles ésotériques. Comme dans la plupart des romans historiques, le rythme est lent, la narration dense, riche en références artistiques, scientifiques et autres. Ce qui est fascinant dans ce deuxième roman, c'est la description de la naissance du nazisme, toute l'effervescence politique qui agite l'Autriche d'alors, déjà tentée par les bruits de bottes, l'esprit revanchard, l'ésotérisme et les symboles de puissance. On devine la montée des forces obscures qui conduiront d'abord à la Première, puis à la Seconde Guerre mon-

diale. Au cours de l'enquête, où les techniques policières nouvelles rivalisent avec les analyses psychologiques savantes, les héros vont découvrir un nouveau symbole appelé le *swastika*!

Ces romans sont foisonnants, les personnages nombreux. Max et Oskar évoluent dans le monde ténébreux des érudits littéraires allemands, des théoriciens et des scientifiques adeptes des nouvelles théories évolutionnistes venues d'Angleterre. Il faut être amateur de ce type de polar historique pour s'aventurer dans ces intrigues, riches en descriptions et discussions, véritables labyrinthes où la culture dame le pion au suspense, quasi inexistant. Mais là n'était pas l'intention de l'auteur. Et puis, il y a ce vieux Sigmund, toujours frétilant et prêt à collaborer avec les forces de l'ordre pour percer à jour les sombres motivations des assassins.

Mentionnons que l'auteur, Frank Tallis, est un docteur en psychologie renommé, spécialiste des troubles obsessionnels. (NS)

La Justice de l'inconscient

Du sang sur Vienne

Frank Tallis

Paris, 10/18 (Grands Détectives), 2007, 444 et 448 pages.



Interne net

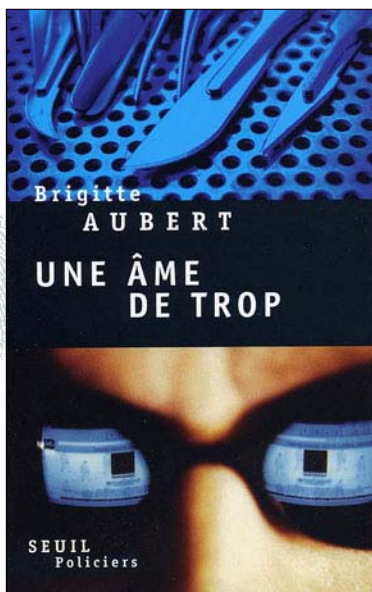
Brigitte Aubert est une figure importante du polar français. Elle détient, entre autres, un Grand Prix de littérature policière pour le roman *La Mort des bois*. Avec plus d'une vingtaine de romans à son actif depuis 1992, elle trouve encore le moyen d'explorer. En fait, je veux signifier par cette remarque que sa nouvelle publication, *Une âme de trop*, est à des lieues, et heureuse-

ment pour nous, du décevant roman qu'elle avait publié en 2005, *Le Chant des sables*.

Elvira, infirmière dans la quarantaine, est en congé de maladie. La madame est agoraphobe. Coquette malgré des rondeurs qu'elle avoue et accepte, elle passe ses journées à surfer sur Internet et à se droloter dans un bon bain avec crèmes, masques et autres coquetteries féminines. Elle critique tout et a des opinions bien arrêtées sur son entourage : voisins, amis, collègues de travail, affaires quotidiennes, sans oublier ses nombreuses relations amicales et sentimentales sur le Net. Mais son souffre-douleur, l'être qu'elle prend un malin plaisir à mépriser, c'est son propriétaire et voisin d'en haut, Steven-le-coincé, qu'elle rebaptise, selon les situations qui apparaissent, Steven-Mêle-de-Tout, Steven-le-Bon-Citoyen, Steven-le-Sournois, Pépère-Steven, Steven-le-Sourdingue, Saint-Steven, Steven-le-Parfait et j'en passe.

Mais tout se bouscule dans l'univers d'Elvira lorsque des femmes qui ne sont pas sans rapport avec elle sont assassinées. Menant sa propre enquête, assise face à l'écran de son ordinateur, elle se rend vite compte que les meurtres tournent autour de ses collègues de l'hôpital. Elle décide de collaborer avec la police, ce qui ne fait pas nécessairement l'affaire de ces derniers, surtout que les renseignements qu'elle fournit s'avèrent inutiles et qu'Elvira est une vraie tache qu'on essaie le plus souvent d'éviter. Alors quand elle est soudainement impliquée et traquée, son entourage n'ose plus trop la croire.

Ce roman de Brigitte Aubert est une belle réussite. L'auteur, qui a donné dans plusieurs sous-genres du polar, livre là une œuvre des plus accomplies. L'écriture au je s'avère un choix judicieux dans ce cas-ci



puisque le personnage d'Elvira est un formidable personnage caricatural que l'on prend tantôt plaisir tantôt à aimer, tantôt à détester. L'intrigue est en constante progression et palpitante jusqu'à la fin du roman.

Une âme de trop est une œuvre qui atteint bien sa mission première de divertir son lecteur et qui propose en plus une fin originale. Si ce n'est déjà fait, voici une belle façon de connaître et d'ajouter Brigitte Aubert à votre liste d'auteurs favoris. (FBT)

Une âme de trop

Brigitte Aubert

Paris, Seuil (Policiers), 2006, 255 pages.



Des rats dans la bibliothèque

Enrique Serna est né au Mexique en 1959. Il a fait ses études à l'université de Mexico puis s'est lancé dans l'écriture. En 1999, il a obtenu le prestigieux prix Mazatlan de littérature pour un roman historique sur la vie du général Santa Anna. Avec *La Peur des bêtes*, son premier roman traduit en français, Serna s'attaque au polar.

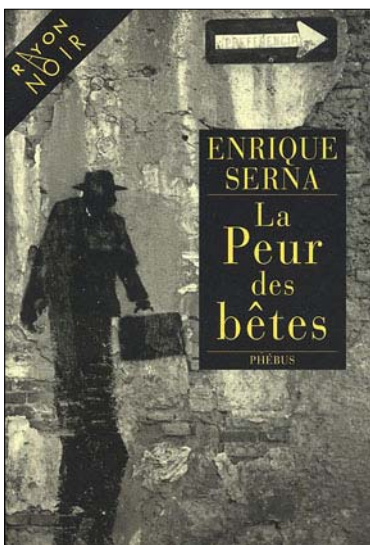
Le roman met en scène Evaristo Reyes, un ancien journaliste devenu, par lâcheté, par paresse et pour assurer sa subsistance, un policier raté et alcoolique. Il est sous les ordres du commissaire Maytorena, incarnation presque caricaturale d'une police mexicaine violente, corrompue et complice aussi bien du pouvoir politique que du crime organisé.

Un jour, Maytorena ordonne à Evaristo Reyes de trouver l'adresse du journaliste et écrivain Roberto Lima qui vient de publier une chronique hargneuse contre le valeureux président Solar. Mais au lieu de tabasser

Lima ou simplement de rapporter à Maytorena son adresse, Reyes s'y rend et entreprend avec l'écrivain une longue discussion pour le mettre en garde contre les dangers qui le guettent.

Le lendemain, on retrouve le corps de Lima dans son appartement. Ironiquement, l'écrivain teigneux a été assassiné à coups de dictionnaire. Plusieurs témoignages désignent Reyes comme suspect. Le procureur de la république, par peur d'un nouveau scandale impliquant la police, demande à Maytorena d'élucider l'affaire. Ce dernier repousse la tâche sur Evaristo Reyes en lui faisant bien comprendre que sa tête est en jeu.

Evaristo Reyes, d'abord pour se disculper, mais surtout pour reconquérir sa propre dignité, entreprend alors une longue enquête qui l'entraîne dans les mystérieux arcanes des milieux littéraires. Cette enquête prend vite la forme d'une descente aux enfers et d'une rédemption personnelle.



Curieux roman que celui de Serna ! Au début, il a toutes les caractéristiques et les apparences du polar traditionnel : un meurtre, un policier plutôt minable, une enquête... Mais lorsque cette enquête s'amorce, on réalise que l'auteur a fait du roman une sorte de conte philosophique à la *Candide* : on y retrouve le héros naïf, sorte de *looser* né, sur qui s'accumulent toutes les tuiles du monde et qui, chaque fois qu'il avance d'un pas, recule de deux, tant dans l'enquête elle-même que dans ses amours et sa vie personnelle.

Mais, lors de sa publication en 1995, c'est surtout par sa féroce critique des milieux culturel et littéraire mexicains que le roman de Serna a été remarqué. Présenté comme un roman à clés, il a, dit-on, engendré bien des grincements de dents. En effet, du simple copinage à la fausse amitié, de l'hypocrisie la plus flagrante aux manœuvres basses et souterraines en vue d'obtenir bourses, postes prestigieux ou honneurs, de la plus élémentaire prostitution à la corruption la plus éhontée, tous les moyens sont bons aux écrivains et intellectuels du roman pour arriver à leurs fins et pour assurer leur prestige. Des écrivains valets du pouvoir aux symboles de la gauche révolutionnaire, personne n'y échappe.

Ainsi, malgré une fin un peu arrangée, malgré une intrigue policière qui s'effiloche par moments, le roman *La Peur des bêtes* mérite d'être lu. Ce qu'il perd en efficacité narrative, il le regagne au plan de la critique d'un milieu culturel rongé par l'hypocrisie et la bassesse. Et ce qu'Enrique Serna nous révèle des dessous de ce milieu ne s'applique pas qu'au Mexique. (AJ)

La Peur des bêtes

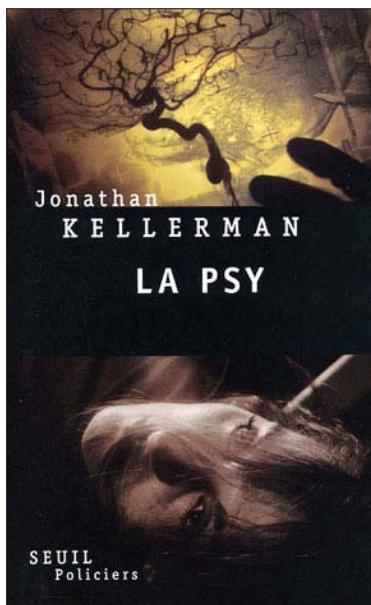
Enrique Serna

Paris, Phébus (Rayon noir), 2006, 258 pages.



Un flic chez les psys...

Je ne veux pas avoir l'air de quelqu'un qui se plaint le ventre plein, mais il y a la réalité des choses : il est impossible, même pour l'amateur le plus boulimique, le lecteur le plus rapide *in the world*, de lire tous les bons titres qui paraissent ces derniers temps. Une grosse pointure n'attend pas l'autre : Giles Blunt, Frederick Forsythe, Val McDermid, Cormac McCarthy, etc., sans compter tous ces nouveaux auteurs que l'on voudrait découvrir. Voilà une des raisons pour lesquelles, faute de temps, je néglige parfois l'excellente série de Jonathan Kellerman mettant en scène le psychologue Alex Delaware et son pote (mais pas amant), le flic homosexuel Milo Sturgis.



Voilà un auteur qui sait élaborer des histoires complexes, écrites dans un style fluide, naturel, avec des personnages crédibles et attachants. C'est le cas, une fois de plus, avec *La Psy* qui commence par un double meurtre. Alex et Milo sont en train de casser la croûte quand ils sont interrompus par un appel à propos d'un double homicide : dans une Mustang décapotable on a retrouvé les cadavres d'un couple de jeunes gens. La braguette du jeune homme nommé Gavin Quick est ouverte, la jeune fille a ôté sa petite culotte et ils ont tous les deux reçu une balle dans la tête. De plus, l'assassin s'est acharné sur la jeune fille dont personne ne connaît l'identité.

Tout cela a les apparences d'un crime à caractère sexuel. Dès les premiers moments de l'enquête, Alex et Milo (les deux collaborent, Alex étant une sorte de conseiller) s'intéressent à Mary Lou Koppel, la thérapeute de Gavin, très en vogue dans les médias. Secret professionnel oblige, elle refuse de dire quoi que ce soit sur son ancien client, mais quand elle est assassinée à son tour, les choses deviennent beaucoup plus complexes. Je n'entrerai pas dans le détail de l'affaire menée tambour battant par les deux comparses, sinon pour dire que tout se fait selon les règles de l'art, sans coups de théâtre abusifs ou interventions providentielles, à travers les interrogatoires d'une longue série de suspects.

Pour Alex, les choses vont plutôt bien. Il a une nouvelle petite amie, prénommée Allison, à qui il peut faire des confidences sur l'oreiller quand la pression se fait trop forte, alors que la vie privée de Sturgis est évoquée de façon plus discrète. Le courant passe entre ces deux personnages, ce qui donne des dialogues parfois savoureux. *La Psy* est un récit très agréable à lire, comme

le sont d'ailleurs les autres romans de cette série qui mérite d'être suivie de près. (NS)

La Psy

Jonathan Kellerman

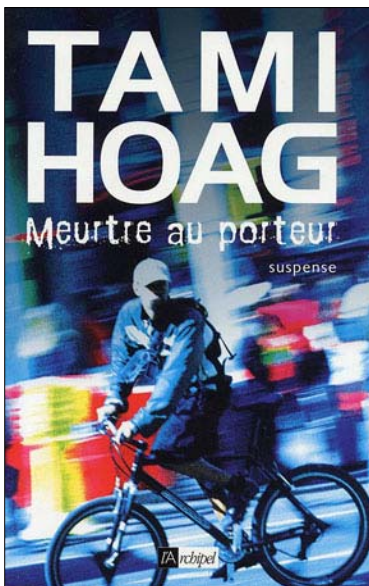
Paris, Seuil (Policiers), 2007, 496 pages.



Livraison express

Sur la quatrième de couverture de *Meurtre au porteur*, il est écrit que Tami Hoag est la plus sérieuse rivale de Patricia Cornwell. Correction : Tami Hoag a dépassé Patricia Cornwell depuis un long moment. N'en déplaise à la créatrice de la médecin-légiste Kay Scarpetta, Hoag maîtrise beaucoup mieux le volet psychologique de ses romans et ne laisse pas non plus sa place quand il est question de décrire des scènes d'action.

Par exemple, *Meurtre au porteur* s'ouvre sur une scène qui n'a rien de banale. Jack



Damon, un jeune coursier surnommé Lone Ranger, parcourt les rues de Los Angeles sur son vélo pour livrer un dernier paquet avant la fermeture des bureaux. À l'aide de petites phrases coup de poing, l'auteure décrit la progression de Jack parmi les véhicules, ses manœuvres périlleuses pour dépasser telle ou telle voiture sans répandre son cerveau sur l'asphalte. Du même coup, elle cerne la personnalité de Jack, nous invite dans son univers composé d'une multitude de changements d'adresses et de son combat quotidien pour garantir un avenir heureux à son petit frère Tyler, sans jamais vraiment tomber dans le pathos. Voilà qu'on est accro. On veut savoir ce qui va arriver à Jack.

Eh bien, le pauvre coursier doit passer par l'enfer avant de retrouver une vie normale. Eta, la « dispatheur » de chez Speed Coursiers, lui demande d'effectuer une dernière livraison pour Lenny Lowell, l'avocat des voyous les plus connus du LAPD à Los Angeles. Mais au moment de livrer l'enveloppe que lui a remise Lenny, Jack réalise que quelque chose de louche se prépare. Au lieu de donner l'enveloppe au destinataire, il continue son chemin et se retrouve pris dans un engrenage mortel qui s'amorce avec le meurtre de Lenny Lowell.

C'est alors qu'entrent en scène le lieutenant chef Kev Parker et sa recrue, Renee Ruiz. Parker est l'antihéros par excellence. Expérimenté, fort en gueule, parfois drôle. L'ancienne star de la section Vols et Homicides du LAPD traîne derrière lui un passé trouble, et il se distingue avec ses costumes signés par de grands couturiers. À ses yeux, toutes les tactiques sont permises pour faire régner la justice, mais sous le vernis du policier dur à cuire se cache un être sensible, revenu de loin.

Hoag a le don de créer des héros au caractère fort sympathique auxquels on s'attache rapidement. Dans le cas de *Meurtre au porteur*, Jack et Kev sont les héros qui permettent à l'action d'avancer. Kev est à la recherche de Jack, persuadé qu'il est la clé du mystère entourant le meurtre de Lenny Lowell, mais Jack est résolu à ne pas se montrer. Il est convaincu que la police le croit coupable et il craint pour la sécurité de Tyler. Commence alors le jeu du chat et de la souris entre le policier, le coursier et les autres personnages qui gravitent autour d'eux : la fille de Lenny Lowell, Eta, Tyler, M^{me} Chen, la journaliste Andi Kelly et la petite amie de Kev, Diane Nicholson.

Fait intéressant, une fois le crime résolu, l'écrivaine présente le point de vue de la personne coupable. Elle fait aussi allusion à son prochain roman à paraître en anglais, *Prior Bad Acts*. Seul petit bémol, la conclusion hollywoodienne qui beurre un peu trop épais, comme si les caméramans et les comédiens se préparaient à sortir des buissons pour entreprendre le tournage du roman, qui ferait un très bon film. (CF)

Meurtre au porteur

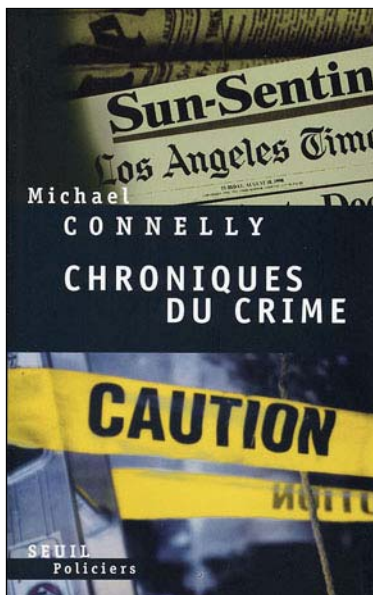
Tami Hoag

Paris, L'Archipel, 2006, 352 pages.



Les secrets du maître

Michael Connelly est le grand maître du polar contemporain. Son chef-d'œuvre, *Le Poète*, a été traduit dans plus de 35 langues à travers le monde. Il a gagné les plus grands prix du roman policier tant aux États-Unis qu'ailleurs sur la planète. Comme romancier, il n'a plus besoin de présentation. Mais savait-on que l'auteur avait



fait ses débuts dans les affaires criminelles comme journaliste plutôt que dans la peau d'un auteur de fiction ?

Âgé de seize ans, le jeune Michael Connelly rentre chez lui au volant de sa Coccinelle. Tout à coup débouche près de lui un homme qui court à perdre haleine... rien à voir avec un marathonien. L'homme fuit et s'arrête soudainement pour cacher le paquet qu'il porte dans une haie le long du trottoir. L'homme poursuit sa course et s'éloigne pour ensuite entrer dans un bar. Connelly passe devant le bar mal famé puis fait demi-tour jusqu'à la haie, plonge la main pour en sortir une chemise enroulée autour d'un fusil.

Connelly appela son père et, ensemble, ils mirent l'affaire dans les mains de la police. Le jeune Connelly suivra cette première affaire d'une façon un peu amère puisqu'elle ne permettra pas de déboucher

sur l'arrestation du type, mais elle aura au moins le mérite de l'intéresser au métier de journaliste, et plus particulièrement à celui de chroniqueur judiciaire, qu'il exercera d'abord au *South Florida Sun-Sentinel*, puis au *Los Angeles Times*. Ses personnages les plus connus sont d'ailleurs forgés à partir des flics, des criminels et des meurtriers, bref des affaires qu'il couvrira tout au long de son parcours journalistique. Voilà pourquoi *Les Chroniques du crime* se divisent en trois parties bien distinctes : les flics, les assassins, les affaires.

Bien sûr, il ne s'agit pas de fiction, mais l'on dit parfois que cette dernière n'est pas loin de la réalité... et ce livre en est la preuve. Ce genre d'ouvrage comblera les lecteurs assidus de Michael Connelly, mais aussi le lectorat qui cherche à s'intéresser aux techniques de création littéraire. Même s'il ne s'agit pas d'un livre de recettes expliquant comment écrire un polar, le lecteur est tout de même en présence de la matière première qui a mis au monde l'une des grandes plumes de notre époque, ce qui n'est pas rien. (FBT)

Chroniques du crime

Michael Connelly

Paris, Seuil (Policiers), 2006, 306 pages.



L'âge d'or du thriller ?

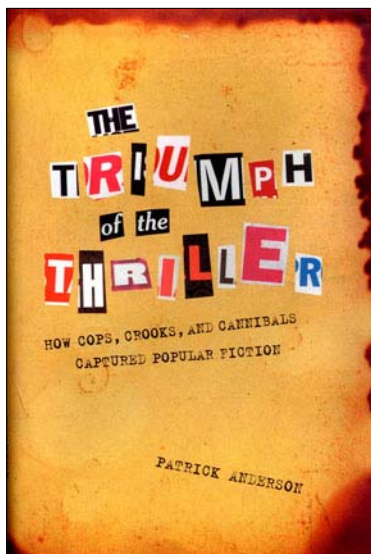
Pendant plusieurs années, l'écrivain Patrick Anderson a été le critique de polars du *Washington Post*. Au début de cette année, il a publié *The Triumph of the Thriller*, un ouvrage passionnant (si on partage ses points de vue critiques...) qui est à la fois un guide de lecture et une histoire en raccourci du roman policier depuis les origines

jusqu'à nos jours, avec une insistance particulière sur la période moderne qui, selon lui, commence vers la fin des années 70. Le sous-titre est intitulé : *How Cops, Crooks, and Cannibals Captured Popular Fiction*.

Une précision s'impose d'emblée : Anderson donne au mot « thriller » un sens très large qui englobe aussi bien le roman de détection que le techno-thriller, en passant par tous les sous-genres connus du polar contemporain. Dans les premiers chapitres, les initiés n'apprendront pas grand-chose de neuf (l'information de base sur Poe, Doyle, Christie, Hammett, Chandler & cie traîne dans tous les manuels de base), par contre il est assez réjouissant de voir qu'Anderson y va d'une évaluation personnelle, tout à fait subjective, qui dégonfle quelques mythes puis égratigne au passage des idoles consacrées comme Chandler, dont il souligne toutes les faiblesses au crayon gras.

Parmi les auteurs qui sont à l'origine de la mutation du polar classique, Anderson nomme Lawrence Sanders, Elmore Leonard, Tom Clancy (dont il rappelle aussi les nombreux défauts), Sue Grafton, Sara Paretsky, Thomas Harris (uniquement ses deux premiers volumes), Scott Turow et John Grisham. Pour l'espionnage, ses favoris sont Charles McCarry, Daniel Silva, Alan Furst et, bien sûr, Robert Littell.

Tous ces écrivains ont provoqué la mutation du genre, autant dans la forme, le style, la thématique, que parce que pour la première fois dans l'histoire de la littérature américaine, leurs œuvres atteignent le statut de best-sellers, réservé jusqu'alors aux romans historiques, aux sagas de Michener et compagnie. Parmi ses auteurs favoris, Anderson analyse les œuvres de Thomas



Harris (il partage mon dédain absolu pour la suite des aventures d'Hannibal Lecter, qu'il qualifie de désastre artistique), George Pelecanos, Michael Connelly, et Denis Lehane, le plus sensible et le plus littéraire de tous. Parmi les jeunes talents prometteurs, il mentionne Karin Slaughter (rien à redire !), Peter Craig et Charlie Huston, qu'il me reste à découvrir.

Un chapitre jubilatoire aurait pu être intitulé « Ici on flingue ! », chapitre dans lequel il règle son compte avec ces tâcherons de service que sont d'après lui James Patterson, David Baldacci et, surtout, Patricia Cornwell qu'il fustige sévèrement. À ma grande surprise, par contre, il est très indulgent avec Dan Brown, dont il souligne le flair commercial et les qualités narratives...

Pour composer son ouvrage qui se lit comme un roman, Anderson a recyclé plusieurs de ses chroniques qu'il a fondues en un volume de bonne vulgarisation qui propose un survol subjectif mais bien structuré

du polar américain contemporain. En prime, à la fin, nous avons une sélection bibliographique très éclairante de ses polars favoris. Et Patricia « Jack l'Éventreur » Cornwell n'y est pas ! (NS)

The Triumph of the Thriller

Patrick Anderson

New York, Random House, 2007, 270 pages.

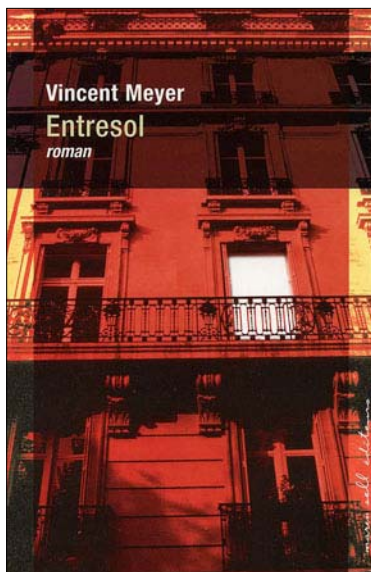


Mise en abyme abîmée

Vincent Meyer a publié quelques titres à la Série Noire, et un roman pour la jeunesse, toujours chez Gallimard, en 2002. Avec *Entresol*, il propose un roman dans lequel la fiction vient chevaucher les frontières du réel, un polar fantastique...

Une disparition : la mère prend l'ascenseur, l'enfant les escaliers. À la sortie de l'immeuble, l'enfant a disparu. Personne ne l'a vu sortir. Est-il seulement sorti ? Les policiers ratissent l'immeuble, un vrai labyrinthe. Il est vieux, cet immeuble, et habité par de drôles de personnalités : un écrivain chinois, un sculpteur excentrique, une libraire qui a des aventures homosexuelles avec une fille de l'immeuble, une vieille infirmière, un boucher et j'en passe...

Cette drôle d'histoire se déroule dans un livre publié en 1934, livre que vient tout juste de recevoir (à notre époque) André Martel, un éditeur parisien. Un livre un peu jauni, mais totalement neuf. L'auteur ? Un dénommé Vincent Meyer. Martel ne connaît pas de Vincent Meyer. L'éditeur, qui n'a rien lu de bon de la journée, commence la lecture du livre et s'aperçoit qu'il a lu cette histoire il n'y a pas si longtemps — en fait, il a refusé dernièrement un manuscrit qui racontait la même chose. Comment



peut-il avoir refusé le manuscrit d'un livre paru en 1934 ? Martel doit faire des recherches et les réponses à ses questions ne seront peut-être pas toutes aussi rationnelles qu'il l'aurait aimé.

Voilà un bien drôle de roman. L'idée, d'ailleurs, n'est pas la plus originale de toutes et semble même sortie tout droit d'un exercice universitaire, voire d'un atelier d'écriture. Avouez que l'histoire (réel vs fiction) du texte paru à une époque et que l'on retrouve à une autre est passablement réchauffée. Le début du roman est un peu lent, mais l'intrigue autour du contenu du roman de 1934 intitulé *Entresol* réussit à nous embarquer pour un bout du roman de Meyer (le vrai, celui qui respire !). Le malheur, c'est que l'auteur laisse tomber plusieurs pistes intéressantes et ne réussit pas à mener son intrigue vers un dénouement à la hauteur. La fin est à peu près n'importe quoi et ne colle pas à ce qui précède, bref

elle est improbable. Les recherches de Martel sur Meyer (le fictif) sont abandonnées trop rapidement. Il y avait pourtant des mystères autour de Meyer — comme le fait qu'on lui dise que le cercueil de Meyer devait être vide lors de l'enterrement en raison du poids —, mais Martel ne semble pas vouloir les élucider. L'auteur nous amenait vers une enquête et soudainement il laisse tout tomber. Ce n'est d'ailleurs pas le seul exemple du genre. Un peu comme si Meyer n'était pas allé au bout de ses idées, abandonnant des pistes çà et là.

Néanmoins, il reste que ce roman possède de belles qualités littéraires sur le plan de l'écriture — dommage que son contenu soit une totale perte de temps. (FBT)

Entresol

Vincent Meyer

Paris, Maren Sell, 2006, 296 pages.



Une belle vase de Chine

En France, le monde de l'édition est concentré à Paris. À quelques exceptions près, les maisons d'édition de province, il y a encore vingt ans, ne publiaient que des textes régionaux : brochures sur les attractions touristiques du coin, biographies de personnalités locales, etc. Le tout gravitait autour du folklore et de l'histoire régionale. Bien peu de place pour la littérature !

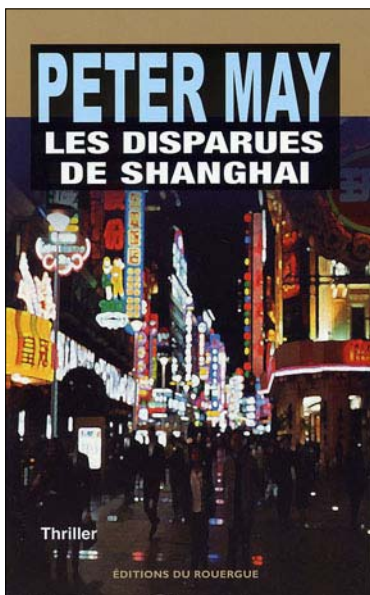
Aujourd'hui, les choses ont changé. Un peu partout, de petites maisons d'édition ont vu le jour et, comme les grandes maisons parisiennes, elles visent un lectorat national, voire international, et publient des œuvres de tous les genres, y compris des polars.

Un exemple : les éditions du Rouergue, dont les bureaux sont à Rodez, et qui

publient les romans policiers du Britannique Peter May. (Ne pas confondre avec son quasi-homonyme Peter Mayle !)

Peter May est né en Écosse. Durant sa carrière, il a surtout œuvré comme réalisateur et scénariste pour la télévision. Puis il quitte cet univers pour se consacrer à l'écriture. Il s'installe alors dans le sud de la France où il vit désormais. Chaque année, il entreprend aussi des voyages en Chine, qui se transforment parfois en longs séjours. Jusqu'ici, Peter May a publié quatre polars qui ont la particularité de tous se dérouler dans cette Chine moderne qu'il connaît bien.

Le roman *Les Disparues de Shanghai* commence par une scène presque cocasse, voire burlesque. Par une journée pluvieuse, des dizaines de représentants officiels de la ville de Shanghai et du gouvernement chinois escortent les hauts dirigeants d'une banque américaine. On inaugure ce jour-là les travaux de construction du futur siège



social de la banque. Au moment où le président de l'institution, un Américain évidemment, va prendre la parole, l'estrade sur laquelle il se tient s'effondre et il glisse dans un infect borborygme où surnagent des bras, des torsos, des têtes, des jambes. Bref, du terrain détrempé et vaseux sur lequel s'édifiera la prestigieuse banque sino-américaine, on retire les corps démembrés et mutilés de dix-huit jeunes femmes. Belle métaphore !

Quelques mois plus tôt, un autre cadavre, présentant des similitudes avec ceux de Shanghai, a été retrouvé à Pékin. Pour seconder l'inspecteur Huang et la jeune et belle inspectrice Nian Mei Ling de la police de Shanghai, les autorités feront donc appel au chef de section adjoint Li Yan de Pékin. Celui-ci, à son tour, exigera le concours de la docteure Margaret Campbell, une pathologiste américaine avec qui il a déjà travaillé sur une autre affaire et avec qui il entretient une relation amoureuse.

Le récit de l'enquête est bien mené. Les personnages sont crédibles et bien campés. Les thèmes habituels que l'on retrouve dans la littérature policière chinoise sont présents : violence, corruption des élites, inégalités sociales, etc. L'histoire elle-même est enrichie par quelques intrigues secondaires, notamment par la rivalité entre les divers policiers impliqués. Un autre élément donne aussi de la profondeur psychologique aux personnages principaux : la belle Nian Mei Ling tente par tous les moyens de séduire l'inspecteur Li. Dès lors, les relations qu'elle entretient avec la pathologiste américaine tournent à la franche agressivité. Et ce triangle amoureux, dont il est le pivot, ne facilite guère le travail du chef adjoint Li Yan.

Bref, une bonne intrigue, des personnages bien campés, une connaissance approfondie de la Chine et des rouages de sa police font des *Disparues de Shanghai* un bon polar, malgré une fin un peu rapide. Par plusieurs aspects, ce roman de Peter May ressemble à ceux de l'auteur chinois Qiu Xiaolong : même cadre, même problématique, mêmes thèmes.

Note : Pour plus d'informations sur l'auteur ou l'éditeur, on peut consulter le site personnel de Peter May sur Internet : <http://perso.orange.fr/peter.may/FR/index.html> (AJ)

Les Disparues de Shanghai

MAY, Peter

Rodez, Le Rouergue, 2006, 365 pages.



Meurtres à Aberdeen...

« La journée était noire comme l'âme d'un avocat ». J'aime bien cette petite phrase acidulée tirée de *Cold Granite*, le premier polar de l'Écossais Stuart MacBride, mettant en scène l'inspecteur Logan McRee, que l'on présente déjà comme le nouveau John Rebus. Ce qui est faux, évidemment, mais n'enlève rien pour autant à la qualité supérieure de ce roman. Parce que pour un premier roman, c'est toute une réussite. Je suis un peu embêté pour entrer dans le détail de l'intrigue, car quoi que je dise (ou pas), cela risque de gâcher votre plaisir de lecteur, l'histoire étant très bien ficelée. Alors allons-y pour la quatrième de couverture, qui est un bon point de départ : de retour d'un congé forcé (il a survécu à plusieurs coups de couteaux), l'inspecteur Logan McRae, de la police d'Aberdeen (une ville où il pleut tout le temps), hérite

de la pire affaire qui soit : on a retrouvé le corps d'un petit garçon disparu. L'enfant a subi des sévices sexuels et des mutilations. Puis un cadavre de fillette est découvert, un autre garçon disparaît, puis une autre fillette... Panique à Aberdeen : un tueur en série s'en prend aux enfants de la ville !

Banal, me direz-vous... Il y a trois cent cinquante mille polars qui commencent ainsi. Vous avez parfaitement raison, sauf que celui-ci est écrit par Stuart McBride, une étoile montante du polar écossais, dit du « tartan noir », et que rien n'est banal dans cette histoire qui s'obstine à ne pas évoluer selon les schémas convenus du genre. *Cold Granite* n'est pas une sempiternelle histoire de *serial killer*. Et laissons là les comparaisons boiteuses : Logan McRae n'est pas John Rebus. Il boit moins, il a le respect de la hiérarchie, il est moins tourmenté, bref, c'est un type plus *straight*, ce qui ne signifie pas nécessairement moins

efficace ou moins intéressant. L'auteur insiste sur le travail d'équipe des policiers, et c'est là qu'interviennent des personnages secondaires bien campés comme l'inspecteur principal Inch, son supérieur, qui a ses méthodes bien à lui pour contrôler son équipe, Jackie Watson, une séduisante fliquette, fort efficace, pas insensible au charme de McRae, et la légiste, une sorte de vierge de glace, ex-petite amie de McRae.

Alors que l'affaire prend une tournure de plus en plus dramatique, un fouille-merde professionnel, un rat de tabloïd, vient jeter la zizanie dans l'équipe en se servant d'informations privilégiées recueillies auprès d'une taupe dans les services de police. Ses papiers incendiaires vont avoir des conséquences irréparables.

Cold Granite est un des très bons polars que j'ai lus au cours des derniers mois. L'intrigue est ingénieuse, passionnante par moments, et toute l'histoire baigne dans un climat étrange que résume bien ce slogan sur la couverture : « Aberdeen sous la pluie est une ville sinistre. Sous la plume de MacBride, elle devient mortelle ».

Sortez vos parapluies blindés, ce sont des pluies acides... (NS)

Cold Granite

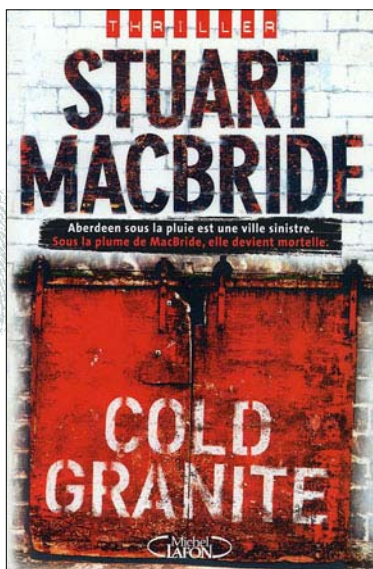
Stuart MacBride

Paris, Michel Lafon, 2007, 416 pages.



Un thriller hexagoriginal !

C'est assez rare pour qu'on le souligne. De fait, si plusieurs excellents thrillers nous proviennent de la France depuis quelques années, on a souvent l'impression qu'il s'agit des versions françaises d'œuvres états-uniennes, surtout lorsque l'action elle-

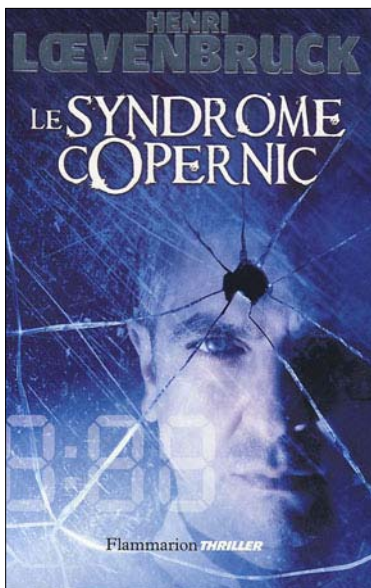


même se situe au pays de l'Oncle Sam (ce qui, on en conviendra, a de quoi agacer quand l'auteur n'y a jamais mis les pieds). Rien de ça dans *Le Syndrome Copernic*, même si la prémisse de départ reprend l'idée d'une attaque terroriste façon WTC, alors que des explosions font s'écrouler la tour SEAM du quartier de la Défense, en banlieue de Paris.

Bien sûr, la panique s'installe et la course aux coupables s'engage à grand renfort de médias, mais Lævenbruck n'emprunte pas ce chemin. Il présente plutôt l'événement par le biais de Vigo Ravel, un schizophrène amnésique qui, chaque semaine depuis dix ans, se rendait au dernier étage de la tour pour rencontrer son psychiatre. Or, Vigo, qui entend des voix dans sa tête, les a écoutées ce matin-là... et il est le seul à être sorti vivant de l'attaque !

Dès lors, l'univers de Vigo bascule : non seulement ces voix qu'il croyait imaginaires lui ont-elles sauvé la vie, mais voilà qu'il n'arrive plus à joindre ses parents, qu'il apprend qu'il n'y a jamais eu de bureau de psychiatre dans la tour SEAM. Pire, des hommes en noir sont à sa poursuite. Terrorisé, mais aussi rongé par le doute (tout ça est-il bien réel ? Après tout, il ne prend plus sa médication), Vigo Ravel tente désespérément de retrouver son équilibre dans une réalité qui n'a de cesse de lui glisser sous les pieds.

Il y a du Dick dans ce thriller, avec la réalité qui ne cesse de chanceler, mais aussi du Ludlum, avec cet homme traqué par tous mais qui résiste de façon opiniâtre. Néanmoins, ce qui fait l'originalité de ce thriller, c'est la profondeur psychologique de Vigo Ravel, sa volonté de démêler le vrai du faux, le réel de l'irréel, une tâche titanesque pour un schizo amnésique, vous en



convieudrez, mais qui nous vaut des réflexions lumineuses sur la nature de la normalité et de réalité, de la vie et de la mort.

Et je ne vous parle pas des révélations qui parsèment le roman jusqu'à la finale, sinon pour dire qu'elles vous ébranleront tout autant que le pauvre Vigo ! Un petit bijou de thriller, qui gagne à être relu afin d'en apprécier pleinement l'essence. (JP)

Le Syndrome Copernic

Henri Lævenbruck

Paris, Flammarion, 2007, 440 pages.



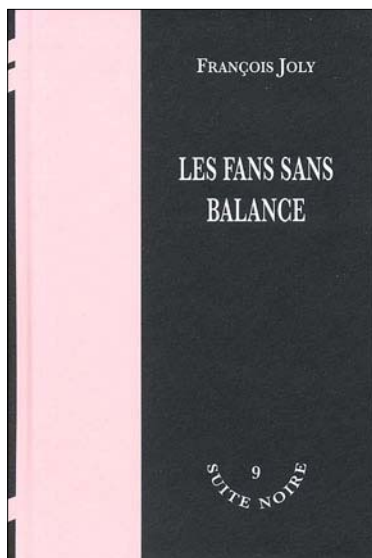
Une collection pour qui, pourquoi ?

La nouvelle collection « Suite noire », dirigée par Jean-Bernard Pouy et publiée par les éditions La Branche, me laisse perplexe, et cela pour plusieurs raisons. Du point de vue visuel, la présentation rappelle celle des premiers volumes cartonnés de la

Série noire (Gallimard). Rien à redire puisque l'intention est parodique... Les initiés auront donc compris que de « La Branche » à La Blanche (autre collection de Gallimard), il n'y a qu'une petite lettre de différence et un clin d'œil subtil pour connaisseurs. Toujours rien à redire... Il s'agit d'une collection de novellas, chaque volume ayant moins de 100 pages.

Là où les choses se gâtent, c'est d'abord dans le choix des titres : *Les Fans sans balance*, *Le Futon de Malte*, *Ze big slip* et autres titres débiles (sans lien réel avec les intrigues) font écho à ces autres titres délirants qu'avaient choisis les responsables de la Série noire, du moins à ses débuts. Appeler un roman de Chandler *Fais pas ta rosière*, fallait le faire... Donc, Pouy & cie ont voulu, « avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard », rendre un hommage à la Série noire. De là cette surenchère dans les titres idiots qui ne font probablement sourire que quelques vieux de la vieille nostalgiques, alors que les nouvelles générations de lecteurs, qui n'ont pas connu les débuts de la S.N., n'y comprennent probablement pas grand-chose, tout en se demandant où veulent en venir ces rigolos.

Je ne suis pas sûr que, commercialement, ce soit très rentable. Mais ça, c'est leur problème. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas de texte de quatrième couverture pour renseigner un tant soit peu le lecteur sur le contenu, on peut dès lors se demander si cette collection s'adresse à un vaste public ou à une poignée de nostalgiques hilares pratiquant « l'inside joke ». La seule façon d'avoir une idée de l'intrigue, c'est de plonger résolument dans la lecture. Résultat, j'ai été échaudé plusieurs fois, sauf avec *Les Fans sans balance*, de François Joly, un beau texte qui mérite d'être découvert



(même si le titre est pitoyable, sans rapport avec l'histoire).

Mené avec doigté et brio, le récit est celui d'un interrogatoire qui commence comme une banale conversation de salon entre un flic et un suspect. On cause jazz, musique, instruments. Le courant passe... Et puis le ton change lentement, subtilement. Le drame pointe son nez à travers les échanges : un musicien émérite, rescapé des camps de la mort, a été assassiné. Il possédait un saxophone de grande valeur, de nature particulière, convoité par des groupes néo-nazis. Le suspect, qui était son ami, nous raconte toute l'affaire. Le flic prendra la relève pour traquer les vrais « méchants ». Pour amateurs de jazz, d'intrigue ingénieuse et d'Histoire. Mais quel titre lamentable ! Dommage... (NS)

Les Fans sans balance

François Joly

Paris, La Branche (Suite noire 9), 2006, 95 pages.